

LA VAISSELLE CONSOMMÉE À AVIGNON À LA FIN DU MOYEN AGE : MUTATIONS, INFLUENCES ET SOURCES D'APPROVISIONNEMENT

*Dominique CARRU*¹

Abstract : Many excavations of medieval living areas done this last years in Avignon resulted in a considerable amount of information about the chronology and tipology of household ceramics. These informations allows a classification and a characterization for relatively short periods about the composition of the household ceramics currently used in Avignon area as to the shapes of potteries, their nature, and, sometimes, their origins.

The morphological differences of a standard service made of some basic forms usually employed, the way these different categories are distributed, leads to a thought about the evolution of usual collection. The irregularities of supplies and the arrival of a few technological innovations are related to the chief events known through historical sources.

Depuis une vingtaine d'années, des masses considérables de mobilier archéologique sont découvertes dans le sous-sol d'Avignon, à l'occasion de découvertes ponctuelles, de fouilles de sauvetage ou d'opérations de recherches programmées. Ce matériel est issu de sites médiévaux très variés (constructions civiles, habitats, décharges publiques, dépotoirs localisés). Il est, à l'intérieur de chaque fouille, exhumé dans des contextes diversifiés et bien stratifiés. L'ampleur des dégagements (des quartiers entiers, comptant plusieurs dizaines de maisons, ont été explorés), et l'abondance des céramiques recueillies (autour d'un demi million de fragments), nous conduisent à croire que les poteries recueillies sont représentatives de la vaisselle consommée aux XIV^e et XV^e siècles. Certes, chaque nouvelle fouille apporte quelques informations supplémentaires dans ce domaine, et notre perception n'en est heureusement ni figée, ni définitive. Il nous semble toutefois que pour l'essentiel, les caractères de l'équipement usuel en céramique à la fin du Moyen Age sont désormais connus.

Ces poteries ont naturellement donné lieu, tout d'abord, à des études descriptives (morphologies des vases, catalogue de leur typologie et de leur décor, usage et fonction des différentes formes : Démians d'Archimbaud 1980a) et à des recherches sur leur chronologie. Toutefois, pour une trop large part, les séries de référence étudiées ne sont pas encore publiées (fait exception Carru 1989). L'effort s'est dirigé également vers une approche comparative de ces céramiques, sur les influences stylistiques de leur conception et sur leurs origines (reconnaissance des argiles et des ateliers producteurs : Démians d'Archimbaud 1980a). Bien que tous ces axes de recherche ne soient pas épuisés, loin s'en faut, l'expérience acquise sur ces questions permet aujourd'hui de franchir les cadres d'une étude purement céramologique. Une évocation de l'environnement économique et social, qui conditionne la richesse ou la diversité de cette vaisselle médiévale, peut être esquissée.

En relation avec le thème retenu par les organisateurs de

ce VI^e congrès sur la céramique médiévale, nous avons songé à dégager quelles mutations ou quels transferts de technologie pouvaient être discernés dans la nature des poteries utilisées dans une même ville. Cette démarche nous semblait possible à entreprendre, car la chronologie des sites avignonnais s'échelonne de façon continue sur plus de deux siècles. Il apparut toutefois très vite que cette étude ambitieuse aboutirait à des résultats incertains. En effet, malgré la qualité des ensembles exhumés, ces investigations étaient condamnées par la nature même des céramiques : des ustensiles utilisés, brisés et rejetés, diffusés selon des circuits de commercialisation presque inconnus. Saisir l'introduction de nouvelles méthodes de fabrication, cerner les innovations dans la forme ou le décor de ces vases, supposait d'abord une parfaite connaissance des ateliers producteurs. Il fallait donc préalablement établir l'origine des céramiques pour appréhender les transferts de savoirs techniques et l'apport des artisans immigrants. Or, la meilleure source de connaissance pour ce type d'informations ne peut être que la fouille des ateliers, révélant les argiles, l'outillage, les fours et les produits. Les céramiques consommées, aussi nombreuses soient-elles, franchissent des filtres successifs qui brouillent la perception de leur origine, et qui sont constitués par leur mode de diffusion, d'utilisation et de rejet.

Cependant de nombreuses interrogations demeurent au terme de cette recherche. Elles ne portent pas sur l'origine des techniques introduites, mais concernent les coïncidences entre leurs apparitions et l'évolution du marché de consommation. Ces comparaisons ne nous semblent possibles à établir qu'en raison de la position singulière d'Avignon. D'un côté, une offre en céramique qui apparaît relativement simple à caractériser : des grands centres producteurs écoulent traditionnellement des produits aisément identifiables, de l'autre côté une ville aux brusques évolutions, dont la population triple subitement, qui est victime des épidémies lui enlevant sans doute la moitié de ses habitants, puis est marquée par des

¹ Archéologue (ACP) au Service d'Archéologie du Conseil Général de Vaucluse.

sièges et enfin par une crise économique majeure au début du XVe siècle. Ce constat, qu'il faudrait nuancer (les productions céramiques ne se répartissent pas toutes aussi schématiquement), est assez particulier. Ailleurs en Provence, c'est une situation inverse qui peut être dressée : des villes à l'histoire plus monotone, à croissance lente, approvisionnées par de multiples centres producteurs de céramiques et ouvertes aux diverses sources d'importations (Martigues, Beaucaire et surtout Marseille livrent ainsi une plus grande diversité d'approvisionnement).

1. AVIGNON DURANT LE MOYEN AGE TARDIF : UNE HISTOIRE EXCEPTIONNELLE

L'histoire d'Avignon, nul ne l'ignore, est marquée à la fin du Moyen Age par le séjour de la cour pontificale. A la fin du XIIIe siècle, avant l'arrivée des papes, cette ville possède un statut particulier, puisqu'elle est possession pontificale depuis 1271. Toutefois, elle n'est qu'une agglomération très moyenne en Provence, brimée par ses autorités de tutelle. Le consulat, qui avait conduit les avignonnais à une hégémonie territoriale en basse vallée du Rhône et une prospérité économique au début du siècle, est abrogé en 1251. Sur la rive droite du fleuve, le pouvoir royal a fondé la bastide de Villeneuve dès 1226, et contrôle les échanges qui s'opèrent par le pont Saint-Bénézet. Enfin, la même année, Louis VIII a puni la ville assiégée et a ordonné la destruction de ses fortifications. Au tout début du XIVe siècle, la ville ne compte sans doute qu'une petite dizaine de milliers d'habitants, et le seul fait apparaissant notable est la fondation d'une université en 1303.

En 1309, l'arrivée de Clément V accompagné du collège cardinalice, des hauts dignitaires de la cour, de leurs familiers et de leur suite, entraîne rapidement un gonflement démographique sans précédent. D'abord provisoire, ce séjour qui s'affirme avec Jean XXII et se perpétue sous Benoît XII, attire une foule d'artisans, de quémandeurs et de clercs. Au début du pontificat de Clément VI, en 1344, l'agglomération a largement débordé de son ancienne clôture, et couvre le triple de sa superficie ancienne. Sa population est probablement quatre à cinq fois plus nombreuse qu'une trentaine d'années auparavant (fig. 1). Mais plus que cette expansion démographique, qui fait de la ville la principale agglomération du sud de la France (40 à 55000 habitants selon les historiens qui ne s'accordent pas sur un dénombrement presque impossible à établir), ce sont la vitalité de l'économie et l'importance de la consommation qui éblouissent les contemporains. Le sacré collège demeure en permanence en ville ou dans les villégiatures édifiées à sa périphérie, le pape séjourne dans son palais et dans les châteaux voisins de Sorgues ou Châteauneuf, accompagné des plus hauts fonctionnaires de la papauté. Les évêques ou abbés qui tiennent en commende de nombreuses charges se pressent autour de leurs protecteurs, et habitent également le plus souvent en ville. Le couvent des Dominicains, durant le XIVe siècle, accueille par exemple les sépultures de 18 cardinaux et 78 évêques. Cette foule de hauts prélats entretient un rang somptuaire, et dépense localement la majeure partie du revenu des grands bénéficiaires ecclésiastiques d'Europe occidentale. Ce faste, décrit par des chroniqueurs comme Froissart, critiqué par Pétrarque, restitué par les historiens de la papauté (Muntz 1899 : 378-406) s'exprime dans de nombreux domaines. Ainsi, quelques comptes de réceptions (De Loye 1988 : 85) permettent d'évoquer l'ampleur des dépenses extraordinaires, et suggèrent également

l'importance de la consommation quotidienne : le dimanche 19 mai 1344, jour du couronnement de Clément VI, le festin qui fut donné dans le couvent des Prêcheurs nécessita la location ou l'achat de «375 brocs, 5500 pichets, 2200 flacons de verre, 5000 verres à boire et 26000 écuelles» (Brun 1926 : 222). Cette richesse est également alimentée par le séjour occasionnel des souverains européens (ainsi sous Urbain V, trois rois sont présents au même moment, Jean le Bon, Pierre de Lusignan, roi de Chypre, et Waldemar V, roi du Danemark).

La grande peste de 1348-1349 fut probablement encore plus meurtrière qu'ailleurs, touchant une population entassée dans un cadre urbain étroit. Toutefois, ses effets paraissent très vite compensés par l'apport d'immigrés toujours plus nombreux, et l'économie locale, assurée de revenus réguliers, n'en paraît guère affectée si l'on en juge par l'importance des chantiers de construction mis en oeuvre à cette époque. C'est plutôt le caractère rémanent de ces épidémies qui, dans le dernier tiers du XIVe siècle, provoque une stagnation démographique (en 1364, un tiers des cardinaux mourut de cette peste endémique). Le départ de la papauté, pourtant préparé par un ensemble de mesures de soutien à l'économie locale (Hayez 1988 : 152), ouvre une période chaotique dans l'histoire d'Avignon. Ce retour programmé et réfléchi (Dykmans 1983 : 37) ne peut éviter en 1377 l'émigration d'une large partie des habitants (autour de la moitié ?). Durant le schisme, Clément VII puis Benoît XIII, revenus dans leur palais avignonnais, assurent un moment encore une prospérité remarquable, mais la soustraction d'obédience et les sièges de 1403 et 1409-1411 marquent la fin d'une qualité de vie urbaine exceptionnelle pour le bas Moyen Age provençal. Dès lors, il est possible d'évaluer la population résidente à une quinzaine de milliers d'habitants, et cette chute brutale s'accompagne d'une rétraction de la ville dans son centre historique. Les quartiers périphériques, bien qu'enclos dans la nouvelle enceinte, sont pour la plupart désertés, et leur voirie de déserte est souvent abandonnée. Les deux derniers tiers du XVe siècle semblent correspondre à une quasi stagnation démographique, que n'influencent ni la promotion du diocèse en siège métropolitain (en 1475), ni la nomination de légats et archevêques prestigieux (Julien de la Rovère, futur Jules II ou Charles de Bourbon).

Ce bref rappel historique voudrait surtout insister sur les caractères particuliers de la société avignonnaise : des événements extérieurs successifs qui conditionnent de façon qualitative et quantitative le marché de consommation locale, des moments de croissances brusques, d'opulence insolente, entrecoupés de crises brutales et s'achevant par une régression dramatique. A cet arrière plan événementiel, il convient également de superposer les caractères propres à cette ville : sa fonction commerçante marquée, son cosmopolitisme, les relations privilégiées qu'elle entretient avec les pays méditerranéens, tour à tour italiens (Lombardie, Toscane) ou espagnols.

2. LES DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES

Les sites avignonnais occupés durant la fin du Moyen Age et ayant offert, au cours des fouilles récentes, un mobilier archéologique significatif ou bien stratifié sont nombreux : 62 lieux ont été retenus dans le cadre de cette enquête. Certains ont offert plusieurs séquences successives d'occupation, et ont donc été pris en compte plusieurs fois (fig. 3). Ces sites sont d'importance et de nature très diverses, allant du dépôt isolé ayant livré une trentaine de céramiques (par exemple

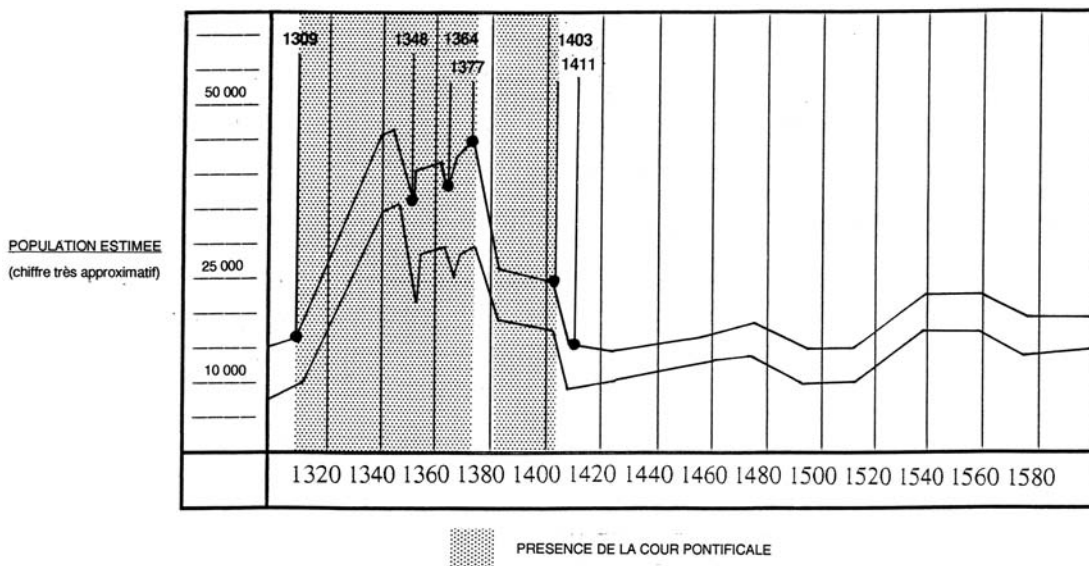


Fig. 1 : Dates et événements majeurs de l'histoire d'Avignon à la fin du Moyen Age.

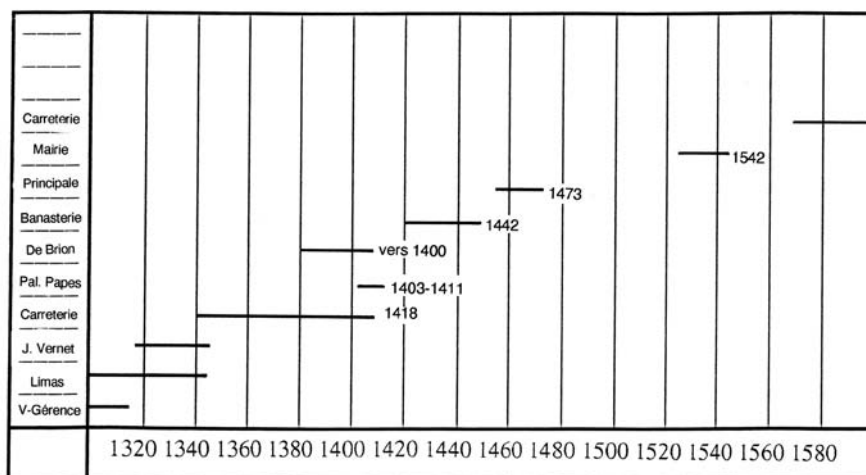


Fig. 2 : Chronologie des sites et datation des dépôts ponctuels utilisés en référence.

dans la cour de la Vice-Gérance) jusqu'au quartier entier (rue Carreterie) où des dizaines de milliers de tessons furent recueillis (les notices descriptives de la plupart de ces sites, et la bibliographie correspondante, figurent dans Carru 1995). Seuls ont été retenus les ensembles qui paraissaient bien datés : furent exclus tous les matériels issus de contextes isolés, où aucun élément de datation extérieur (stratigraphique, monétaire, textuel) n'apportait d'indication chronologique. Pour cette raison, presque tous les remblais de construction, habituellement riches en céramiques résiduelles, les sols et les recharges de circulation marqués par une occupation longue et continue, ne purent être considérés. La plupart des séries étudiées proviennent d'ensemble clos et scellés : il s'agit surtout de dépotoirs, de décharges, plus rarement de comblements de caves. Ces dépôts s'inscrivent dans un environnement connu et vérifié (dates placées sur la fig. 2). Place de la Principale, il s'agit de comblements apportés lors de la construction d'une chapelle, que la pierre de consécration et différents textes placent en 1473. Rue Banasterie, ce sont éga-

lement les textes de vente des terrains, en 1442, qui indiquent que l'espace fouillé fut utilisé en décharge publique peu avant cette date. Dans les jardins du Palais des Papes, la dernière utilisation des latrines et l'épandage de couches de destruction sont liés aux sièges de 1403 ou 1411, etc ... Ailleurs, lorsque ces indications font défaut, l'importance du mobilier monétaire permet de cerner précisément l'époque des dépôts : rue Carreterie, parmi les 380 monnaies trouvées en stratigraphie, 143 appartiennent aux derniers niveaux scellés lors de l'incendie de huit des maisons fouillées, et dont les plus récentes ne sont pas postérieures à 1418. Rue Racine, un riche dépotoir a livré 45 signes monétaires dont la frappe est attribuable aux années 1540. De façon générale, si l'on ne peut accorder une confiance aveugle aux indications fournies par la numismatique, il faut préciser que le numéraire en usage à Avignon comprend, outre les espèces royales ou provençales, un monnayage pontifical dont les émissions furent extrêmement variées et de courte durée.

En dehors des données chronologiques suggérées par

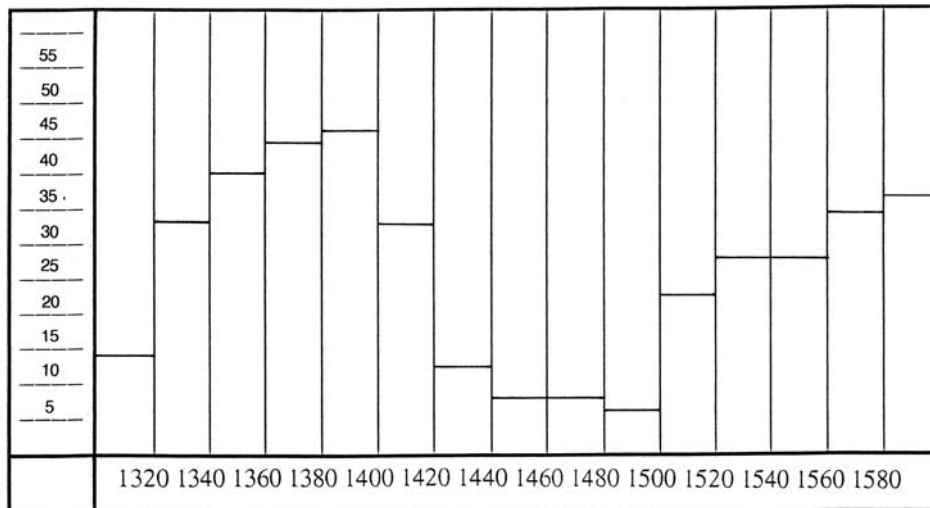


Fig. 3 : Nombres de dépôts observés dans les fouilles récentes (62 sites, occupations cumulées).

l'environnement des découvertes, ces datations peuvent être aussi étayées par la nature assez particulière de la vaisselle avignonnaise. Celle-ci comprend habituellement une forte quantité de faïence locale, à décor polychrome, dont l'évolution et le répertoire typologique sont assez bien situés dans le temps, au moins de façon relative. A cette production, sont associées de nombreuses importations espagnoles (jusqu'à 12% d'un ensemble rejeté), dont la typo-chronologie s'affine progressivement. La morphologie de la vaisselle avignonnaise n'a aucun rapport, dans sa diversité et ses évolutions, avec celui, plus monotone, décrit pour la céramique en usage à la même époque en France septentrionale. Malgré le risque d'abus liés aux logiques « interactives » et systématiques (telle céramique appartient à telle période à partir d'un quelconque argument, et donc tel niveau est daté de la même période car la même poterie s'y retrouve, et donc etc...), nous croyons pouvoir périodiser les dépôts sélectionnés selon une durée de vingt ans.

Nous ne souhaiterions pas accorder une importance démesurée à la question des datations, certes capitale puisqu'elle conditionne pour une large part la pertinence des phénomènes d'évolution que nous croyons déceler. En effet, exposer les preuves de nombreuses attributions chronologiques, surtout lorsqu'elles reposent sur des dizaines de contextes différents, équivaldrait à présenter la complexité des stratigraphies, des sources paléographiques, des données absolues livrées par le mobilier associé (numismatique, sigillographique, vaisselle de verre et divers outillages etc...). La justification de ces propositions chronologiques est un préalable, mais il ne nous est pas loisible d'en détailler la justesse. Il faut convenir aussi que le découpage choisi, par tranches de vingt années, correspond effectivement à l'extrême limite de la précision qu'il soit possible actuellement d'approcher. Certains ensembles, particulièrement riches et intéressants, mais dont la date de dépôt n'était pas aussi finement assurée, ont dû être pris en compte dans deux périodes successives. Les données qui résultent de leur étude s'étalent donc sur quatre décennies, ce qui, on en conviendra, n'est pas particulièrement audacieux en matière de datation pour la fin du Moyen Age. (A ce sujet relevons que des indications comme « début », « milieu » ou « fin » de tel siècle, évoquent des périodes de 33 ans. L'ajout, maintes fois relevé dans le langage archéologique, de précisions comme « tout début » ou

« extrême fin » de tel siècle, est de nature à suggérer des plages chronologiques deux fois inférieures). Enfin, que le lecteur malgré tout perplexe devant le caractère étroit des périodisations proposées ne retienne que les tendances qui s'en dégagent, qui demeurent vraies, et veuille bien ne pas s'attarder à une discussion sur ce préalable.

La distribution de l'ensemble des dépôts retenus par périodes permet de dresser un premier constat (fig. 3) : la fréquence des occupations attestées sur les 62 sites avignonnais ne coïncide pas exactement avec ce que l'histoire de la ville pourrait suggérer. Cette comparaison livre même des indications contradictoires : le cumul des dépôts est maximal à un moment de régression démographique (46 des 62 sites ont fourni des ensembles des deux dernières décennies du XIVe siècle), et semble anormalement faible pour le début du XVe siècle. Pour beaucoup cette inadéquation tient au caractère aléatoire de la recherche archéologique : les fouilles récentes ont surtout porté sur des quartiers périphériques, tardivement urbanisés. Plus tard, la surabondance des dépôts de la fin du XVe siècle s'explique par le développement des latrines, qui multiplie les chances de découverte d'ensembles clos de cette époque. Ailleurs, des causes particulières, relatives aux conditions d'enfouissement, peuvent être invoquées. Le site de la Place de la Principale, par exemple, est daté du XIVe siècle au cœur de l'un des quartiers les plus riches de la ville. Il est alors peuplé de changeurs, d'artisans et de lombards. Les fouilles archéologiques pratiquées en trois zones distinctes de ce quartier, dans six maisons médiévales, ont offert cinq ensembles importants attribués au XVe siècle, alors qu'aucun niveau significatif du siècle précédent n'a été découvert. Cette discrétion des occupations d'époque pontificale provient du fait que ces habitations sont construites aux XII-XIIIe siècles. Leurs occupants ultérieurs habitent avec densité ces immeubles (cloisonnements des espaces, surélévations d'étages). Par contre, ils ne transforment pas le sous-sol, ne rehaussent pas les rez-de-chaussée, et ne laissent en définitive que peu de traces mobilières. Il convient donc de rester prudent sur la relation dressée entre la quantité des dépôts de céramiques d'une part, et la richesse supposée des périodes d'enfouissement correspondantes.

3. LA CÉRAMIQUE MÉDIÉVALE À AVIGNON

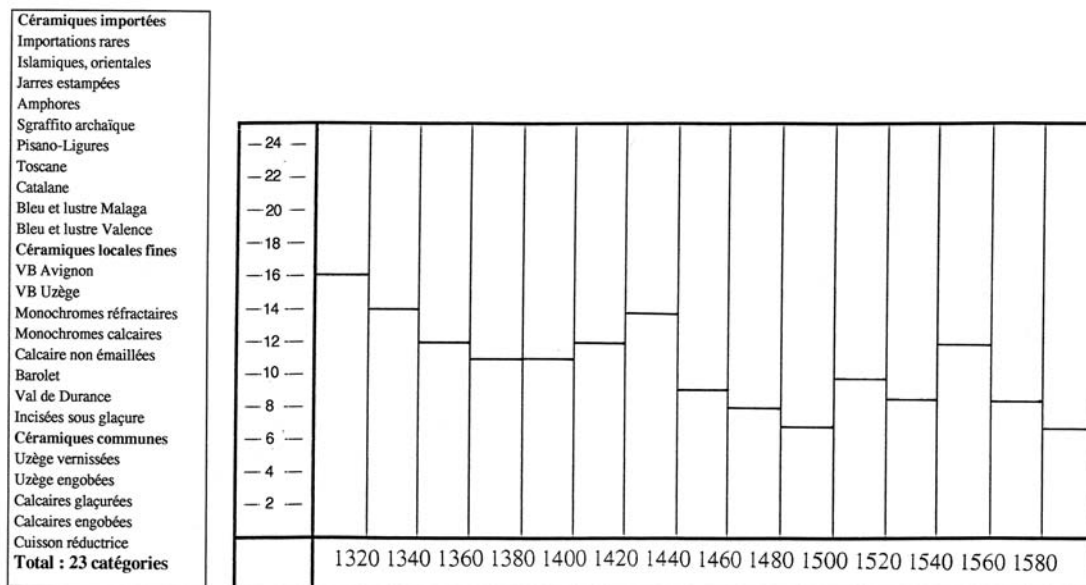


Fig. 4 : Nombre de catégories céramiques représentées par tranches de vingt années.

Plus pertinentes sont les appréciations qualitatives qui peuvent être portées sur la céramique avignonnaise (nombre et formes des poteries ou variété de leurs origines). En effet, la vaisselle médiévale recueillie localement est tellement abondante, nous l'avons dit, qu'elle paraît représentative de l'équipement réel en ustensiles de terre cuite à la fin du Moyen Age. Cette vaisselle est assez simple à caractériser. Nous avons distingué 23 catégories différentes, utilisées à un moment ou à un autre durant les trois siècles étudiés. Ce chiffre est particulièrement faible : de très nombreuses sortes de poteries communes ou importées, attestées en Provence, ne paraissent pas être consommées à Avignon, ou de façon très anecdotique : vases culinaires du Var (catégorie B1 de Rougiers) ou de Marseille, productions du Maghreb, etc ... Bien que peu élevé, ce chiffre est néanmoins trompeur. En fait, à elles seules, trois ou quatre variétés différentes occupent ordinairement 99% de la céramique consommée (fig. 7). C'est d'ailleurs probablement en raison de la prépondérance de quelques ateliers proches, qui couvrent l'essentiel des besoins et produisent la quasi totalité du répertoire typologique, que certaines productions diffusées en Provence méridionale ne parviennent pas à s'imposer localement.

LES CATÉGORIES

Ces ateliers dominants ne sont pas tous identifiés. Toutefois la localisation de leur bassin de production est grossièrement cernée : l'absence d'argiles réfractaires dans le proche territoire avignonnais et l'apport des textes incitent à placer en Uzège, autour de Saint-Quentin-la-Poterie, l'essentiel des productions communes. Ces céramiques se distinguent par une pâte kaolinique, allant au feu, et une couverte glaçurée plombifère. Par leur qualité, ces ustensiles sont le plus souvent utilisés pour le service de la cuisson et de la cuisine (marmites, jattes, cruches etc...). Résolument utilitaires, ces poteries évoluent peu, mais les rares innovations qui sont décelées dans la morphologie de leurs rebords constituent des traceurs chronologiques très fiables. Avec cette même argile, des produits émaillés, à couverte stannifère monochrome ou

à motifs peints verts et bruns, ont été produits en certaine quantité au début du XIVe siècle, puis plus irrégulièrement au-delà, avec des formes souvent originales. Dans la même tradition et selon la même affectation semble-t-il (car l'on ne sait aujourd'hui les différencier des produits gardois), deux centres vauclusiens, Apt et Bédoin, ont également assuré une production réfractaire, dont l'écoulement à Avignon dût ne pas être négligeable (Amouric 1996 : 68). A partir du début du XVIe siècle, avant 1520 en tous cas, plusieurs techniques, connues anciennement mais jusqu'à présent peu utilisées, sont employées pour fabriquer une partie de ces produits : l'engobage puis le décor au barolet, la cuisson réductrice sans vernis.

Avec les poteries kaoliniques, les récipients à pâte calcaire, plus strictement réservés au service de la table, forment le second gros contingent de vases médiévaux consommés à Avignon. Cette vaisselle paraissait tellement homogène dans sa fabrication, et semblait si remarquable que le nom générique de «verte et brune avignonnaise» lui a été donné. Quatre types de couvertes sont utilisées : la pâte nue (coupelle et tire-lire), l'émail monochrome blanc ou vert, et l'émail peint en vert et brun avec des oxydes de cuivre et manganèse. A côté de cette famille très dominante, s'observe parfois la présence de produits analogues importés, catalans ou pisano-ligures, ainsi peut-être que de productions régionales languedociennes ou marseillaises (mais elles sont plus difficile à distinguer). Enfin, des importations variées mais quantitativement peu importantes sont également représentées parmi la vaisselle fine (majoliques espagnoles, italiennes ou orientales), ainsi qu'au sein des grands récipients de stockage (amphores et jarres).

Ce rappel étant brièvement établi (pour une description plus détaillée voir Démians d'Archimbaud 1980a), voyons comment évoluent en moyenne le nombre et les proportions relatives de ces catégories. La quantité de ces variétés est inégale (fig. 4). Elle connaît trois pics (début XIVe siècle, vers 1420-1440, et milieu du XVIe siècle). Chacun de ces sommets peut être rapproché d'un moment particulier de l'histoire d'Avignon : dans les deux premières décennies du

XIV^e siècle, alors que la cour pontificale ne s'est pas encore durablement installée, la diversité des importations élève le chiffre des catégories consommées. Un siècle plus tard, c'est le départ du pape et l'effondrement de la part occupée par la faïence locale, qui à nouveau accroît la pénétration des importations. Au XV^e siècle, les raisons sont toutes autres, et nous verrions dans cette prolifération de catégories l'effet d'une concurrence que stimule l'introduction de nouvelles techniques. Enfin le cumul de ces différentes sources d'approvisionnement met en évidence deux périodes durant lesquelles la vaisselle est peu diversifiée : l'âge d'or de l'occupation pontificale (1360-1400), qui correspond à des productions de masse ayant tendance au monopole, et la fin du XV^e siècle, durant lequel cet appauvrissement est peut-être lié à des raisons diamétralement opposées (atonie de l'économie locale et rupture des circuits d'importation ?).

L'évolution des quantités relatives (fig. 7) montre des périodes charnières qui coïncident, mais souvent de façon opposée : au début du XIV^e siècle, si la variété des produits est grande, l'un d'entre eux occupe plus de 90 % du vaisselier (poteries communes vernissées). La part des vases décorés polychromes locaux ou importés s'accroît dans le XIV^e siècle, alors que la diversité des types de céramique est moindre. Ainsi à la fin du séjour pontifical, entre 1380-1400, la production commune n'est représentée que par 70% des rejets, tandis que les importations (espagnoles surtout) et les faïences locales sont désormais très courantes. Or il s'agit d'un moment où le nombre de catégories consommées s'abaisse. Seule la fin du XV^e siècle fournit des courbes similaires : il y a alors peu de variétés de céramiques commercialisées (7 sortes seulement) et parmi celles-ci, la catégorie commune dépasse 98 % des produits.

Au total, si l'on croise les données fournies par ces deux comptages, nous pourrions schématiquement dresser le constat suivant : sauf à la fin du XV^e siècle, la variété des céramiques consommées est inversement proportionnelle à la part occupée par la production locale fine. Si celle-ci ne s'arroge pas un monopole dans la vaisselle de table, de multiples sources d'approvisionnement se concurrencent alors sur ce créneau.

LES FORMES

Ces observations sont encore plus nettement mises en évidence lorsque l'on comptabilise la variété des formes utilisées, et non plus la qualité ou les proportions des différents types de céramiques. Ne pouvant prétendre dresser une liste exhaustive de tous les ustensiles utilisés (et dont l'inventaire restera longtemps inachevé), nous avons choisi 95 formes très répandues, qui constituent en fait l'immense majorité du vaisselier habituel (fig. 6). Ce comptage dégage à nouveau une plus grande variété de formes de poteries au début du XIV^e siècle, alors que la diversité des productions est également grande, mais dominée par les fabrications communes. Ces formes sont beaucoup moins nombreuses lorsque la production est massive, à la fin du XIV^e siècle, ainsi que dans le XV^e siècle, pour une raison inverse, en période de dépression. Puis à nouveau, vers le milieu du XVI^e siècle, la variété des vases utilisés accompagne une multiplicité des catégories de produits offerts sur le marché avignonnais.

Outre cette approche formelle et chiffrée globale, des comptabilités appliquées aux typologies de chacune des productions précisent encore cette évolution. Le catalogue des formes de faïences vertes et brunes "avignonnaises" mérite à lui seul quelques commentaires (fig. 5). Ce répertoire, qui est l'aboutissement d'une très longue tradition technique (Le

Vert et le Brun 1995), est adapté aux goûts ou aux habitudes locales. On tenterait vainement de retrouver dans la morphologie de cette vaisselle des influences espagnoles ou italiennes. Même par rapport aux produits des ateliers marseillais, de très peu antérieurs et également provençaux, une nette évolution peut être perçue : dans l'apparition de formes nouvelles (coupes, tasses et écuelles polylobées, encriers), et surtout dans l'absence d'ustensile usuel : lampes, aquamaniles. La fréquence des formes est très disparate dans cette catégorie selon les périodes. A nouveau, le début du XIV^e siècle est marqué par une profusion de variantes dans les coupelles, les plats et les pots. Durant la seconde moitié de ce siècle, la production devient plus stéréotypée et monotone. Puis, peu avant son arrêt définitif, cette offre se diversifie à nouveau, et tente d'introduire de nouvelles formes. A cette production pourrait parfaitement s'appliquer le schéma des trois périodes proposées pour certains ateliers de sigillées gauloises : phase précoce, durant laquelle tous les types de production sont explorés, phase d'équilibre, qui correspond à une diffusion massive de vases de morphologie bien définie, enfin phase de décadence, que marquent quelques tentatives de renouvellement typologique. Ces périodes très schématiques se calquent ici sur l'évolution économique d'Avignon, avec laquelle elles paraissent étroitement liées.

OBSERVATION GÉNÉRALES

Au terme de cette présentation, les informations acquises sont, somme toute, très générales et assez simples à énoncer. Il apparaît que peu de centres producteurs fournissent la plupart des céramiques consommées à Avignon. On reste étonné du quasi monopole que les potiers de l'Uzège, ou que les poteries identiques à celles du groupe Uzège (fabrications d'Apt ou Bédoin), ont dans cette ville, qui n'est pas à proximité immédiate de leur lieu d'implantation (entre 30 et 55 kilomètres). La permanence de leur monopole est remarquable : il se maintient malgré les mutations économiques et les fluctuations démographiques locales, en s'adaptant à l'évolution des formes à la mode et aux progrès techniques. C'est sans doute que si leurs ventes apparaissent comme exclusives à Avignon, leurs débouchés ne se restreignent pas à cette seule ville. Saint-Quentin approvisionne également Nîmes, Arles ou Beaucaire. L'importance de cette diffusion compense ou atténue les mouvements qui affectent la ville pontificale. Il n'en est pas de même pour la fabrication des faïences vertes et brunes, dont l'évolution semble plus intimement attachée à l'histoire avignonnaise. Apparue peu avant ou au moment du déclin des ateliers Marseillais (Marchesi à paraître), l'essor de cette production accompagne l'accroissement du marché local, et son déclin survient peu après la dépression qui affecte cette société. Le destin de cette catégorie polychrome paraît tellement dépendant de son écoulement dans Avignon, que l'on hésite vraiment, malgré les indices contraires (analyses d'argile, mentions d'une production «de Tarascon»), à ne pas fixer tout ou partie de sa fabrication dans cette ville.

Par les comparaisons établies entre ce marché local, et la nature de l'offre en céramique qui lui est proposée, les comptabilités permettent de caractériser l'évolution plus globale du vaisselier avignonnais. Varié et multiforme au début du XIV^e siècle, celui-ci s'uniformise progressivement, et comprend à l'apogée de la prospérité locale, des productions massives de quelques ateliers voisins. De façon plus concrète, sur cent poteries exhumées d'un dépotoir du milieu du XIV^e siècle, 97 appartiennent à deux productions (communes vernissées 72 et

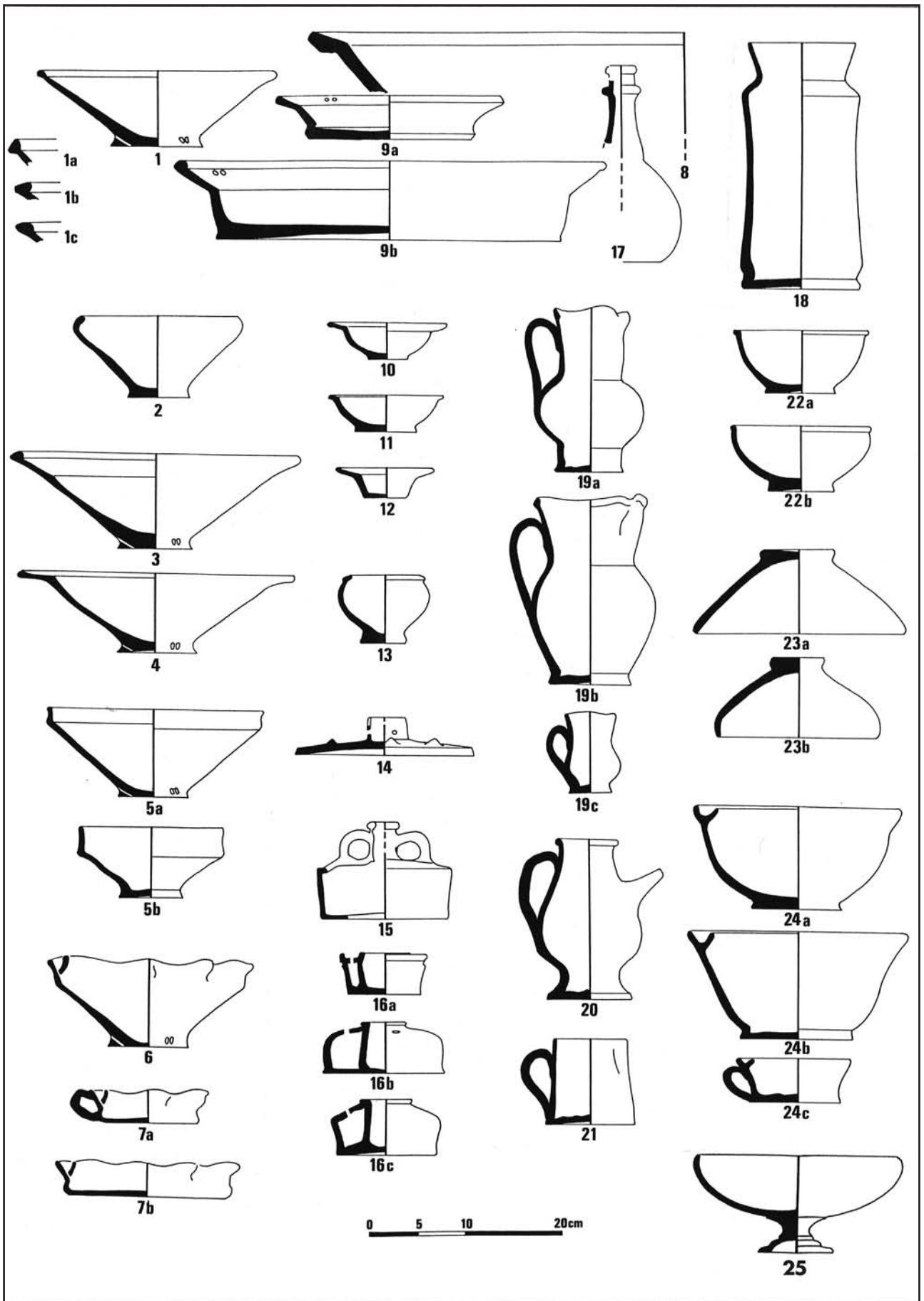


Fig. 5 : Typologie des productions calcaires émaillées vertes et brunes, dites «avignonnaises» (échelle 1/5e).

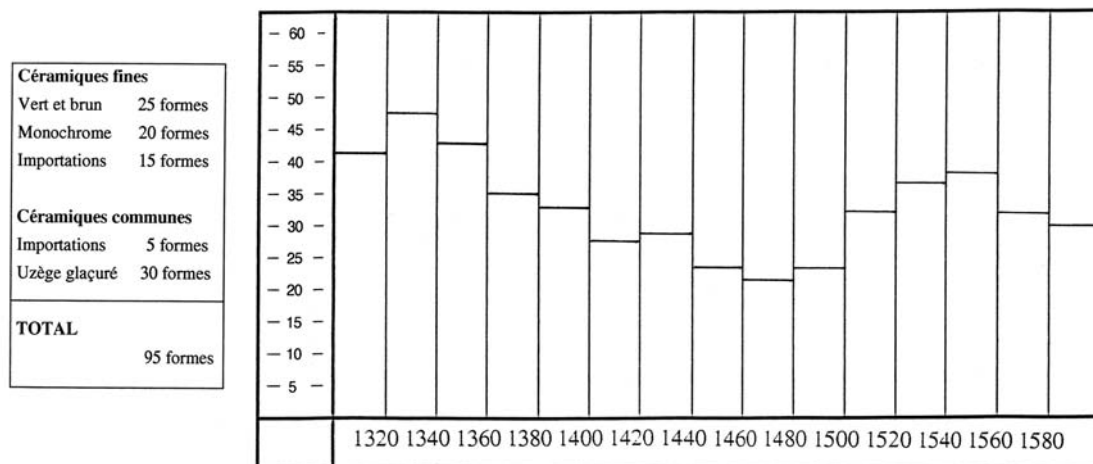


Fig. 6 : Nombre de formes céramiques utilisées par tranches de vingt années.

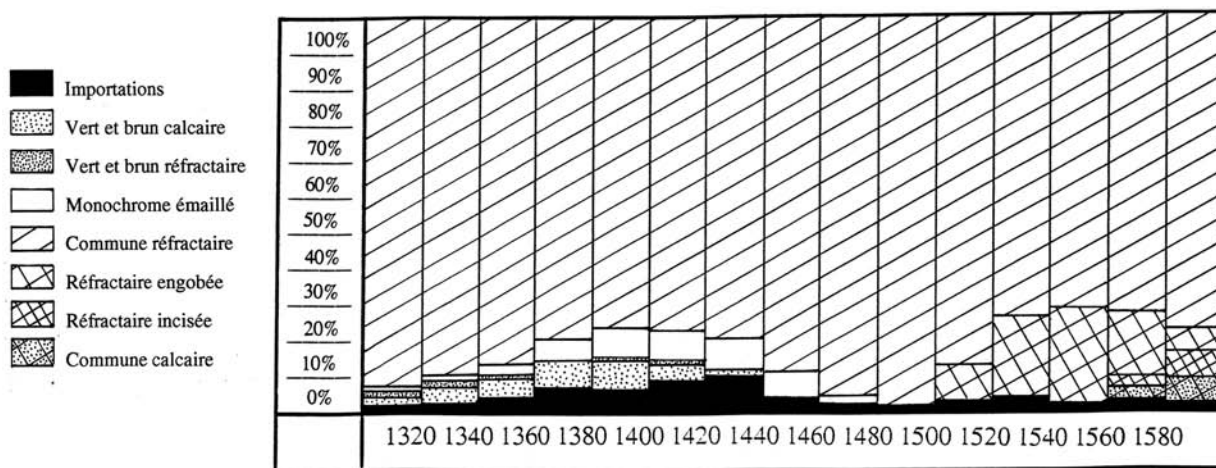


Fig. 7 : Proportions relatives des principales catégories céramiques.

calcaires émaillées 25), et 90 de ces vases ont cinq ou six formes différentes (marmite, jatte, cruche, coupe, plat). La même décharge fournit au début du XIV^e siècle, 92 poteries communes (au sein desquelles abondent les marmites, mais où les pichets, coupes, jattes et autres ustensiles sont également nombreux), et 8 poteries diverses (dont 4 calcaires émaillées). Enfin, la même pouvelle livre au début du XV^e siècle un nombre plus élevé d'importations (11 vases valenciens) alors que la part des faïences locales est plus modeste (9 céramiques). Certes, ces évolutions ne témoignent pas toutes de l'équilibre entre une demande changeante et une production correspondante en céramique. Il faudrait évaluer l'impact de l'évolution des modes alimentaires, ou l'importance proportionnelle des ustensiles de bois ou de métal durant les mêmes périodes. Toutefois, les périodes charnières qui marquent les mutations des produits céramiques locaux demeurent aussi celles qui ponctuent l'histoire d'Avignon.

Plusieurs contradictions viennent s'ajouter aux questions posées : ainsi, le plus grand nombre de témoignages sur l'immigration d'artisans potiers se place dans la seconde moitié du XV^e siècle. Nos constatations tendent à démontrer que durant cette période, la diversité typologique et la variété qualitative des poteries consommées sont particulièrement restreintes. Que fabriquèrent donc ces potiers qui apportaient un

savoir-faire extérieur et novateur ? Est-ce justement en raison de cette carence que ces hommes furent appelés ? Pour une période plus tardive, de multiples découvertes de dépotoirs d'atelier ont livré des productions insolites, non attestées dans les sites de consommation (Carru 1995). A qui étaient destinées ces fabrications ou pourquoi n'ont-elles pas atteint un stade de diffusion plus large ? Toutes ces énigmes concourent à dresser un tableau plutôt modeste de l'état de nos connaissances. Nous pensons qu'une très large part de la réalité des circuits de production nous échappe encore. Malgré ces lacunes, l'approche économique en matière céramologique mérite d'être défrichée, avec les risques comme les avancées qu'elle suppose, car elle dépasse le stade descriptif dans lequel ne peut se complaire la recherche. Ce champ d'investigation pourrait être élargi à d'autres villes de notre région. Il permettrait ainsi de comparer les particularités locales et de mieux dégager les tendances générales.

BIBLIOGRAPHIE

- Amouric 1996** : AMOURIC (H.).— Les textes prêchent dans le désert. Bédoin-Apt XIV^e-XVI^e siècles. In : 1500 ans de céramique en Vaucluse, ateliers et productions de poteries du Ve siècle au début du XX^e siècle. Catalogue d'exposition. La Tour d'Aigues 1995, Cavaillon, 1996, p. 63-70.
- Brun 1926** : BRUN (R.).— Avignon au temps des Papes. Les monuments, les

artistes, la société. Armand Colin, Paris, 1926, 287 p.

Carru 1989 : CARRU (D.).— Céramiques d'un dépotoir du XVI^e siècle à Avignon. *Archéologie du Midi Médiéval*, tome 7, 1989, p. 187-210.

Carru 1995a : CARRU (D.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), LANDURE (C.), PICON (M.), VALLAURI (L.).— Les productions avignonaises au Moyen Age et à l'époque moderne : état des questions. *In* : Actes du 5^e colloque sur la céramique médiévale, Rabat, 1991. Rabat, INSAP, 1995, p.292-304.

Carru 1995b : CARRU (D.). dir.— De l'Orient à la table du Pape. L'importation des céramiques dans la région d'Avignon aux XIV^e-XVI^e siècles. Document d'Archéologie Vauclusienne, 5, 1995, 78 p.

Démiens d'Archimbaud 1980a : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), VALLAURI (L.), THIRIOT (J.).— Céramiques d'Avignon. Les fouilles de l'hôtel de Brion et leur matériel. Mémoires de l'Académie de Vaucluse, Tome 1, 1979-1980. Avignon, 1980, 185 p.

Démiens d'Archimbaud 1980b : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PICON (M.).— Les céramiques médiévales en France méditerranéenne. Recherches archéologiques et de laboratoire. *In* : La céramique en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles, Valbonne, 1978. Paris, CNRS, 1980, p. 16-42.

Dykmans 1983 : DYKMANS (M.).— La fin du séjour des papes en Avignon d'après quelques documents inédits sur les habitations. *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, tome IV, 1983, p. 17-53

Hayez 1988 : HAYEZ (M.).— Eviter la récession économique, souci des papes Urbain V et Grégoire XI, au départ d'Avignon. *In* : Avignon au Moyen Age, textes et documents. IREBMA et alii, Avignon, Aubanel, 1988, p.149-152.

De Loye 1988 : LOYE (G. de).— Réception du pape Clément VI par les cardinaux Annibal Ceccano et Pedro Gomez à Gentilly et Montfavet (30 avril-1^{er} mai 1343), d'après une relation anonyme contemporaine. *In* : Avignon au Moyen Age, textes et documents. IREBMA et al., Avignon, Aubanel, 1988, p.81-92.

Marchesi à paraître : MARCHESI (H.), VALLAURI (L.), THIRIOT (J.) dir, avec la collaboration de LEENHARDT (M.) .— Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e siècle et le quartier Sainte-Barbe, Ve-XVII^e siècles. Document d'Archéologie Française, à paraître 1997.

Muntz 1899 : MUNTZ (E.).— L'argent et le luxe à la cour pontificale d'Avignon. Recueil des Questions Historiques, 1899, (33^e année, nlle série, t. XXII), p. 5-44 et 378-406.

Thirirot 1979 : THIRIOT (J.).— Note sur les origines de la vaisselle des cuisines avignonaises au Moyen Age. *Revue annuelle d'information de la Mairie d'Avignon*, 1979, p. 37-47.

Le Vert et le Brun 1995 : Le Vert et le Brun. De Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XV^e siècle. Catalogue d'exposition, Marseille, 1995. Réunion des Musées Nationaux, Marseille 1995, 246 p.